



Oct. '10, vol. 9, n° 2

**SAUCE**

# LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

<b>Quel engagement?</b> François Jardon-Gomez	p. 1
<b>Patrick est noir de monde</b> Jean-Michel Philippon	p. 2
<b>C . O . R . R . E . S . P . O . N . D . A . N . C . E</b>	
<b>De Montpellier</b> Julien Blanchard	p. 4
<b>C . U . L . T . U . R . E</b>	
<b>Villagers — Becoming A Jackal : Critique musicale</b> Darling Clementine	p. 5
<b>C . R . É . A . T . I . O . N</b>	
<b>Extension du domaine de l'oubli</b> Denise Landry	p. 6
<b>À la sauce d'un kiwi : Ou la plainte d'un fruit délaissé</b> Mademoiselle V.	p. 7
<b>L'utilité du péché d'envie (D'après St-Thomas)</b> Sarah Desrosiers	p. 8
<b>Une porte en double</b> Charles Dionne	p. 9
<b>«À la recherche des câpres perdues »</b> Marie-Josée Ouellet	p. 10
<b>Poèmes</b> Ginette Michaud	p. 11



# QUEL ENGAGEMENT?

FRANÇOIS JARDON-GOMEZ

1

Je discutais, avec deux amis, du cas de Suzanne Jacob – que j’avouais n’avoir presque pas lue, n’ayant même pas terminé *La bulle d’encre* – et plus spécifiquement de la violence d’un de ses romans. Une phrase de la conversation, en apparence toute simple, a capté mon attention : « J’ai longtemps considéré la littérature québécoise comme étant inoffensive. »

Je n’étais pas en désaccord complet avec cette affirmation : la littérature contemporaine pourrait en effet être perçue comme étant terne, aseptisée, bref, peu intéressante (quoique ceci serait à discuter). Pourtant, il me semble qu’il n’en a pas toujours été ainsi : de Borduas à Miron, en passant par Gauvreau, Ducharme, Aquin et bien d’autres, on peut – sans trop se mouiller – avancer que la littérature québécoise et savait bousculer autant le lecteur individuel que l’espace social.

Cependant, il semble que, de nos jours, la littérature n’occupe plus l’espace privilégié qui était jadis le sien. En fait, c’est presque tout le champ artistique québécois, voire canadien, qui est en recul par rapport aux années précédentes : pour dire les choses simplement, l’indifférence quant à la littérature et la culture paraît plus généralisée qu’avant.

Lorsqu’un écrivain tente une quelconque action engagée politiquement, l’effet est rarement saisissant. Même Yann Martel, gagnant d’un prix prestigieux pour *Histoire de Pi*, archétype de ce multiculturalisme vendu à toutes les sauces – fils d’un ancien diplomate canadien, il maîtrise parfaitement l’anglais et le français, connaît l’espagnol, a habité au Québec et vit maintenant à Saskatoon – n’émeut personne avec les lettres qu’il envoie à Stephen Harper pour protester contre le manque de financement dans la culture, hormis deux ou trois journalistes. Après plus d’une cinquantaine de lettres – dont seulement trois ont suscité une réaction du bureau de notre honorable premier ministre –, force est d’admettre que le combat de Martel ne soulève pas les masses.

Pourtant, il persévère, tel Don Quichotte face aux moulins. Ainsi, nous revoilà devant la question de l’engagement social de l’écrivain (ou de l’artiste, c’est pareil) : doit-il porter cet engagement dans son œuvre ou dans la sphère publique? Plus précisément encore : l’acte d’écriture devrait-il être acte d’engagement? Il est évident que de telles questions n’ont pas de réponses simples et universelles, mais je crois que ce qui compte, c’est le désir de l’écrivain de se positionner face à sa société. Après tout, il y a autant de manières de transmettre ce regard qu’il existe d’auteurs différents.

N’oublions pas non plus l’importance que la critique, savante ou de réception, peut (doit?) occuper dans cette question. D’ailleurs, Philippe Couture, journaliste au *Voir*, lançait cette flèche dans un article récent : « les universitaires, parce que surspécialisés et donc terrorisants pour certains médias, n’occupent pas la portion d’espace public qui leur revient.<sup>1</sup> » Alors, désengagement des artistes et des universitaires : même combat?

<sup>1</sup> Tiré de l’article « Engagez-vous, qu’ils disaient ! » de Philippe Couture, paru le 11 septembre 2010. Disponible en ligne à : <http://www.voir.ca/blogs/pcouture/archive/2010/09/11/engagez-vous-qu-ils-disaient.aspx>

# PATRICK EST NOIR DE MONDE

JEAN-MICHEL PHILIPPON



Patrick me disait qu'il avait cessé d'écrire, figé dans l'attente des résultats d'une étude sans laquelle il se considérait en territoire langagier, « dans le plus grand danger ». Chaque mot, disait-il, et chaque phrase, insistait-il, pouvait être le résidu de quelque pensée extérieure qui le traversait et parlait à travers lui. *C'est une langue belle... mais pourrie de l'intérieur.* Patrick attendait que paraisse les résultats d'un recensement de la récurrence des mots dans chaque réseau du discours social, afin de n'écrire dorénavant qu'à partir des mots les moins usités, et donc les moins susceptibles de porter en eux le signe de quelque invasion ou de quelque moisissure. Je ne sais pas si la publication de cette étude est toujours retardée, mais Patrick n'a jamais écrit depuis. Pas un mot. Dernièrement, on m'a confié qu'il avait presque cessé de parler et de paraître en public. Je sais d'ailleurs que Patrick habite un appartement blanc. Ou plus précisément : sans peinture. J'ai aussi découvert qu'il refuse, depuis peu, le port du vêtement, mais également le dévoilement en public de sa nudité, qu'il craint de voir interprétée comme une prise de position; aussi reste-t-il dans un joli trois-pièces sans fenêtre, dont il pense sérieusement faire retirer la porte.

J'ai pris le temps il y a quelques semaines de lui dire quelques mots (au cas où, et en sachant bien que de toute façon ils ne sont pas à moi), adossé au mur de l'appartement voisin. Je le sentais, à travers la paroi, dans tous ses états (puisqu'il refusait de s'établir ailleurs). Au bout d'un moment, je lui ai demandé ce qu'il retirait de cette souveraineté. Il a détesté le mot et me l'a renvoyé bégayant.

Patrick : Souveraineté, c'est plein de politique. Le mot toujours au bord du, est-ce que tu n'entends pas, voyons Jean-Michel. Voir ce qu'il contient, il est tout plein de morts. C'est pas une métaphore, systématisée, qui va les cacher, puants. Les cadavres.

Jean-Michel : Tu ne règnes que sur toi (j'aurais dû commencer par là), mais c'est une souveraineté, non?

Patrick : Le règne c'est le vice, la langue c'est la fin de la spiritualité, hiérarchie tu sais, il faut des règles pour une langue, il faut un dictionnaire, des règles pour taper sur les doigts, et passer dans le rectum et tourner et remonter bien haut, hop on a rien vu venir et on chie sur commande.

Jean-Michel : Évidemment, dans un monde où il n'y aurait que toi, je ne vois pas pourquoi nous communiquerions. Mais donne-toi un instant le droit de ne pas voir ce que tu dis comme ton bien propre. Ce que tu dis n'est peut-être qu'une chose, en effet, qui ne t'appartient pas, c'est dommage — dégâts dans l'amour propre, plus précisément. Mais n'aimes-tu pas qu'il y ait un point de départ, juste le tien, toi positionné dans la langue, et que la chose en soi s'amenât plus loin dans l'expression, au risque de n'être pas aux mêmes coordonnées pour tous? Ne pourrais-tu pas t'astreindre à aimer qu'il faille une langue pour la propulser ailleurs, et n'être peut-être singulier que dans le déplacement, et pas dans la propriété de tout le système déplacé; et pire, n'être possiblement que dans l'impression de ton déplacement, qui certainement ne sera pas celle qu'aura l'autre, positionné ailleurs et voyant les choses, nouvelles?

(Moment de réflexion/de réfraction (il n'y a pas de miroir, à ce que je sache, dans son appartement.))

Patrick, gémissant (et je m'excuse d'entraver ainsi votre lecture de sa voix; relisez-le en l'imaginant chanter, si vous en avez le temps) : C'est le poids, tu imagines, broyé comme un pois chiche; les planètes se déplacent, par rapport aux autres, c'est l'ensemble qui fait un déplacement par frictions, des forces d'attraction et de

répulsion, mais comment changer le système toujours, dans l'arythmie mortelle, en relation avec les nouvelles planètes, comment être quelques millions, et pas neuf planètes, à se déplacer, et savoir, juste un peu, où on va, et qu'on n'est pas vu, broyant d'autres planètes comme des pois chiches?

Jean-Michel : Tu veux dire : coupable?

Patrick : Non, je ne veux pas dire, rien. (*Un temps.*) Oui. Oui, je veux dire *dans* le rapport, mais non pas coupable, coupable ou innocent, mais impliqué malgré tout et surtout.

Jean-Michel (du ton risible de celui qui s'imagine qu'il occupe la place du sage dans l'échange, et qui se parle sans doute un peu) : Ce sera ridicule si je l'exprime, attends voir (d'ailleurs je suis seul dans une pièce vide). Le poids, en effet, est là — et terrible, par-dessous les couvertures, le matin —, mais la simplicité des planètes, c'est aussi d'opposer leur force à celle des autres, et de ne vivre, passez-moi l'expression, que du plaisir physiologique, passez-moi une courteline de métaphores, que de se savoir opposant une résistance aux résistances d'autrui. C'est un peu comme courir. Fendre l'air plus vite et plus mal c'est douloureux, mais il y a quelque principe fondateur, quelque chimie qui transforme l'épuisement en jouissance, puis en douce accalmie. On ne vit souvent que d'une certaine vitesse de croisière, ou dans l'espoir de cette vitesse.

Patrick : Optimiste. Pire : tentateur. Tu vis dehors, de tes génocides. Tout est politique, sauf toi.

Jean-Michel : Je me donne en effet le droit de dire des choses avant, ou après — je ne sais pas trop où les positionner, spatialement je suis toujours au centre — qu'elles ne soient à mon diapason. Mais ça tient peut-être à l'impression que j'ai de ne pas être longtemps au même endroit, de toute façon. Au réveil, on trouve sa droite et sa gauche avant le nord et le sud, non?

(Il a pris notre temps, longtemps, et m'a finalement répondu, comme s'il était moi, en face de moi, et en phrases, et très bas, et sans violence, aussi artificiellement que possible :)

Patrick : La langue appartient à celui qui l'utilise le plus. Le cerveau, c'est statistique, apprend à l'usage. C'est un chien. Oublie les planètes, je change de métaphore. Des planètes-personnes, passons aux discours-ballons. Avec la reproduction et la médiatisation des langues (et des bouches, et des sexes, on répète si vite qu'il n'y a que le temps de dire : Humain! Humain! Humain!), les mots n'ont jamais été aussi lents, et aussi chargés, comme des ballons, au bord de l'éclatement, plus rien n'entre et ils volent très, très haut pour que tout le monde les voit. Les clowns, pendant qu'on a la tête en l'air, nous détroussent. Tu ne peux pas laisser partir tes ballons-justes-à-toi et accuser le vent de les avoir poussés près des autres, et la hauteur de dissimuler tes dessins en filigrane sur la membrane. À moins de traquer les regards et de souffler à l'oreille de chacun : tu ne comprends pas, le ballon est trop loin, il s'est envolé, mais je le jure, à l'intérieur c'est hermétique! Je suis hermétique! Vous ne voyez pas mais à l'intérieur des ballons je vais à contresens! À moins que tu n'aies, toi aussi, la main dans leur poche pendant que tu leur lèches l'oreille?

Pendant cette explication, je me suis évidemment mis à danser sur les beaux planchers de bois, et à la fin, la valse m'ayant épuisé, et m'ayant aussi guidé hors de la pièce, et du bloc, je me suis mis à marcher vers chez moi, en fait j'étais déjà en train, et du côté de la rue où frappait le soleil, par-dessus le marché, en sifflant gaiement du Ferland : « *Je t'ai, tu m'as, une chance qu'on s'a.* »

Je n'ai pas revu Patrick. J'ai entendu dire qu'une fois la porte de l'appartement condamnée, le logement s'est envolé, comme un ballon gonflé à l'hélium. Parfaitement hermétique : en fait, presque une planète.



Voyage. Il y a beaucoup de façons d'en parler. Des inflexions qui font que tour à tour, c'est un mot vide ou vague, évocateur de cartes postales ou empreint de symboles. On le place dans différentes bouches; dans l'une il sonne faux comme un vendeur de babioles, d'une autre il sort avec lenteur et assurance, portant avec lui tout ce qu'on trouve d'ineffable et d'infiniment vrai quand on est planté sous les cieux des ailleurs.

N'oublions pas ses nuances sémantiques ni ses collègues (exil, pèlerinage, vacances, etc.), qui font que parfois l'on se perd dans ce qu'on pense décrire. Il y a le voyage dont on parle avec mépris parce qu'il est celui du vagabond ou du Rom; il y a l'exil de celui qui va trouver trop loin ce qu'il ne saura jamais chercher.

Le voyage au sens littéral, mesurable en durée et en distance, tellement moins dangereux que le voyage au sens figuré, sans commune mesure.

## LE VOYAGE AU SENS FIGURÉ, SANS COMMUNE MESURE

Souvent, les voyages se mélangent jusqu'à l'inextricable. La fin de l'un, découvre-t-on, est nouée au début d'un autre. La cause d'un départ, rétrospectivement, se trouve à côté du dernier retour. La première fois qu'on part, il faut croire que c'est le germe d'une plante tenace qu'on se sème quelque part dans les tripes. C'est le lierre qui, même lorsqu'il semble

arrêté à la surface du mur, fraie inégalement son chemin dans le mortier pour ressortir aussi vigoureux de l'autre côté.

Accumuler les longs séjours à l'étranger, c'est aussi brouiller les cartes, *nos* cartes. Arrive même un moment d'incertitude où l'on ne peut exactement dire quand le voyage cesse — si, dans un autre pays, sans trop le savoir, on ne serait pas maintenant chez soi. Parfois, las de se fatiguer si vite des endroits, on se demande c'était quoi l'idée de con qui nous a fait tout quitter la première fois. Mais tout va bien quand, débarqué dans un nouveau lieu, on se sent bizarrement à sa place. Quoi de plus naturel puisque, inégalement, on jette du lest en route. Puisqu'on éprouve à force de larguer des amarres la légèreté de son domicile et, heureuse coïncidence, qu'on découvre sa mobilité.

Pour certains, cette constatation marque le vrai commencement de la vie. Dès ce moment, c'est tout un passé qu'on peut interpréter à nouveau. Les premières nostalgies du chez-soi, les journées d'isolement, les obstacles insurmontables et autres difficultés des premiers départs semblent d'un coup parés d'un caractère initiatique : tout ça a donc servi à faire de moi ce que je suis. Par moments, on se prend même à penser avec langueur à ces premiers instants de détresse, touché par la fragilité et l'innocence que nous manifestions jadis.

À partir de ce moment aussi, c'est tout un futur qui, semble-t-il, commence à s'organiser de lui-même. Les distances deviennent élastiques et le globe tellement plus malléable. Le pied se fait toujours plus léger, et les fourmis, omniprésentes. On connaît toujours l'endroit où se trouvent son sac à dos et son passeport. On peut sans difficulté, en quelques minutes, élaborer la liste des vêtements, livres et autres objets à apporter dans la l'éventualité improbable qu'il faille partir immédiatement. Il suffit d'une idée toute simple, d'un projet d'ivrogne ou d'une série de mots anodine. Comme des formules magiques : les syllabes prononcées dans le bon ordre au bon moment pour que s'enclenche le processus du départ.

On échafaude des scénarios, dans le confort de son imagination, qui sont tellement séduisants qu'ils déclenchent une série de réactions physiques très réelles : adrénaline, sentiment d'excitation, extase palpable. Drogue. On a beau se dire « minute, papillon », on en a déjà plein l'estomac. Un départ se discerne à l'horizon. Pire : c'est soi-même qu'on aperçoit déjà à l'horizon. Le futur possible devient plus vrai que celui vers lequel on chemine. L'image de soi au loin : mirage qui se densifie jusqu'à revendiquer sa réalité.

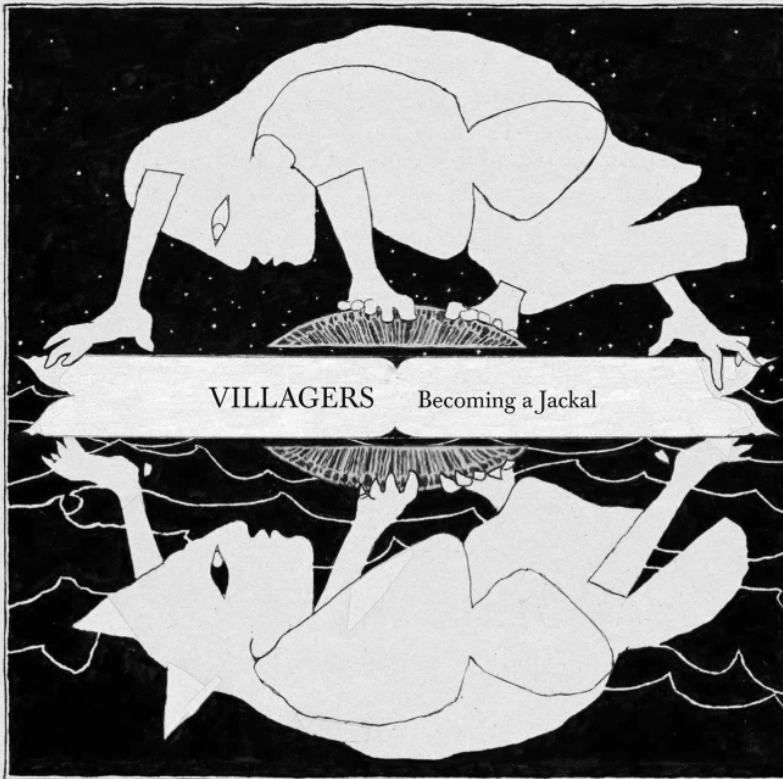
Parfois, la formule magique se trouve sur un simple bout de papier, par exemple une brochure maigrelette. Celle qui m'est passée dans les mains disait « Étudier à l'étranger », et je vous l'écris de Montpellier.



# VILLAGERS — BECOMING A JACKAL

Critique musicale

DARLING CLEMENTINE



Le jeune musicien prolifique expose grandement ses attributs et ce, dès la première chanson de l'album, avec une mélodie de piano finement composée. Les notes de *I saw the dead* se moulent parfaitement à la voix sensible du musicien et aux paroles inquiétantes habilement agencées. Sans fausse modestie, Conor O'Brien s'offre tout entier dans cette introduction grandiose qui donne le ton à cet album qui saura sans doute faire sa marque dans le vaste répertoire de la musique rock. O'Brien nous entraîne dans son univers musical mystérieux et nous y retient avec facilité jusqu'à la toute dernière note. Cet album colossal est imprégné d'une mélancolie palpable. Il mêle orchestrations magistrales (*I saw the dead*, *The Meaning Of The Ritual*) et chansons aux cambrures folk (*The Pact*, *Home*, *Pieces*) qui misent sur une instrumentation simple, voire minimaliste.

CULTURE

Je m'attendais à entendre les premiers balbutiements d'un groupe à la recherche d'un son qui soit propre. Au contraire, Villagers, brûlant les étapes, m'a totalement mystifiée en imposant le sien dès les premières chansons. Inspiration divine? Allez comprendre! Visiblement, Connor O'Brien est une véritable machine à produire de bons singles, tous plus intéressants les uns que les autres. La figure de proue de Villagers est de toute évidence un artiste et multi-instrumentiste accompli. Tout porte à croire qu'il est là pour rester dans le grand village qu'est le monde de la musique rock.

J'étais, misérable, blasée de tous ces albums empoussiérés gisant dans ma bibliothèque. Il me fallait un nouveau son, de fraîches mélodies qui sentent bon l'inédit. Je me remémorais, un peu amère, presque émue, les beaux jours de ma collection musicale : ma première écoute de *Ok Computer* de Radiohead, ou l'état d'esprit euphorique dans lequel *Funeral* de Arcade Fire m'avait plongée il y a de cela quelques années. Sans aucun doute, j'avais besoin d'un nouveau venu dans ma collection de disques, un chef-d'œuvre dont je tomberais amoureuse. Alors que j'étais à la recherche du coup de foudre musical, Villagers m'a totalement séduite par sa poésie lyrique et par le charme mystérieux qu'exhalent ses mélodies.

Villagers, groupe irlandais mené par le jeune et doué musicien

Conor O'Brien, a lancé son tout premier album le 8 juin 2010. Bien qu'ils ne révolutionnent pas réellement le monde de la musique, ces nouveaux venus sont accueillis comme un souffle de fraîcheur sur la scène internationale. Situé sur un terrain pourtant déjà maintes fois foulé par des artistes consacrés tels que Radiohead ou Bright Eyes, *Becoming A Jackal* présente à son tour une œuvre musicale à part entière. Un pied dans un univers rock-classique contemporain et macabre, l'autre dans un folk plus délicat et mélancolique à la Elliott Smith, Conor O'Brien se jette à bride abattue dans ce nouveau projet, jouant ses meilleures cartes, sans se soucier du fait qu'il crée des attentes pour les albums à venir.

# EXTENSION DU DOMAINE DE L'OUBLI

DENISE LANDRY



Un jour pas si lointain, alors que tout paraissait normal dans le village de Tempus, U.S.A., un visiteur qui n'avait pas l'habitude de réduire sa vitesse ralentit, aima ce qu'il vit et décida de s'arrêter. Pour la première fois depuis longtemps, il remarqua les gens qui entraient et sortaient lentement des boutiques, de chez le coiffeur, de la station-service et même des voitures garées ici et là, à des endroits réservés à cet effet, et il fut conquis. Il était fatigué de tourner en rond à une vitesse effrénée selon le cycle des jours, des saisons et de la vie, depuis que son père, Chronos, l'avait présenté aux hommes pour les aider à appréhender le monde et l'éternité. Aiôn, affectueusement nommé L.T. (Le Temps) ou T.P. (Temps Présent), décida donc de laisser du temps à son corps pour se refaire des forces. Il brouilla toutes les pistes et changea d'adresse sans avertir quiconque.

L'année précédente, un tel arrêt, pourtant salubre pour lui, s'était avéré catastrophique pour une grande partie de l'Amérique du Nord; ce qui lui valut le sobriquet de 9/11. Les gens s'étaient alors mis à le traiter de pestiféré : « C'est l'enfer, le temps s'est arrêté ici à 8 h 46, ce 11 septembre 2001! » Au curriculum vitae de T.P. s'était ainsi ajoutée la malédiction des références chronologiques.

Pourtant, il en avait vu d'autres. T.P. avait été témoin de toutes les guerres, de toutes leurs horreurs, des catastrophes naturelles et des pandémies mortelles. Dans certains endroits, il avait posé ses repères de façon plus joyeuse : tantôt une naissance, tantôt une découverte scientifique. Jamais il ne s'était arrêté plus longtemps que nécessaire dans ces maisons, ces villes ou ces villages où un malheur n'arrivait jamais seul. On lui attribuait à tort tous ces événements : « Le Temps s'est arrêté ». « Vivons le moment présent. » Puis, si on le laissait s'éloigner sans vouloir l'attacher, on retrouvait un semblant d'espoir et on se disait : « il faut se donner du temps »; « laisser le Temps prendre ses distances ». Ainsi, on lui reconnaissait certains attributs de couturier des malédictions planétaires : « Seul Le Temps peut arranger les choses. »

Or, quand T.P. s'était installé à New York, les gens ne savaient pas si les événements s'étaient produits avant son arrivée ou si c'était sa présence qui avait provoqué les attentats terroristes dont tout le monde parlait. Il y eut cependant de l'agitation, suivie d'un long silence de recueillement. Personne n'était demeuré insensible aux images qui revenaient en boucle sur les écrans des téléviseurs allumés dans toutes les maisons, dans les entreprises et même à l'épicerie. Les politiciens nerveux avaient voulu imposer un couvre-feu, mais les forces de l'ordre leur firent entendre raison en signalant le fait que personne n'était à l'abri des terroristes, même dans le confort de son foyer. Alors pourquoi ne pas partager ces moments de tristesse en communauté? L'entraide aiderait à exorciser le mal qui était arrivé par le même autobus que T.P. et le retour à la vie normale favoriserait l'économie, en évitant une crise pire encore que celle de 1929.

Dans son nouveau village de prédilection, T.P. ne ressentait aucune émotion devant ce que projetaient les médias au sujet de sa réputation new-yorkaise. Croyant passer incognito, il demanda refuge à un ouvrier dont la fille venait de mettre au monde un enfant souffrant d'une maladie à numéro : la trisomie 21. Quand le père du nouveau-né reconnut L.T. sur le seuil, il devint soupçonneux et, n'écoutant que son instinct, ordonna à son beau-père de ne pas le laisser entrer chez eux : il avait une famille à faire vivre et ses occupations à reprendre dès le lendemain matin. Il n'avait pas le loisir de s'occuper d'un visiteur de son envergure. Devant ce refus, L.T. n'insista pas et passa son chemin.

Il décida de cogner chez la voisine, une veuve qui vivait depuis soixante ans dans le souvenir nébuleux de son mari mort à la guerre. Celle-ci fut enchantée d'héberger un si grand voyageur, qui a tout vu et tout entendu. Mais elle fut déçue. L.T. ne gardait aucune mémoire ni aucun souvenir des temps passés. Chacune de ses respirations tuait l'instant précédent, lui permettant ainsi de vivre sans problèmes depuis des siècles. Il goûtait le présent et non le passé et n'aimait pas embourber son cerveau comme les historiens devaient le faire pour ne rien oublier. « Chacun son métier », disait-il. Par contre, il prenait



des notes, car il avait entendu dire que la lecture favorisait l'apprentissage. Par la répétition. Mais le classement dans un ordre quelconque ne peut se faire que si l'on se souvient; c'est pourquoi il griffonnait l'événement au présent, en pleine action. Ses textes, jamais révélés, portaient la marque de son passage sur cette terre.

Son séjour chez la vieille dame fut rapidement interrompu par des psychothérapeutes et des yogis en herbe qui tentèrent de l'attraper, de le ligoter et de l'emmener à leurs séances de méditation, afin d'extraire de sa pensée toutes les particules élémentaires de son essence si précieuse. En vain. Ne voulant pas être forcé à rester immobile pour des individus aux intentions mercantiles, il se débattit tant et si bien que personne ne put le retenir plus de quelques secondes à la fois.

Ne se sentant pas le bienvenu dans ce village, T.P. plia bagages et poursuivit sa trajectoire vers un autre espace-temps. Les gens du village se mirent à respirer plus rapidement, avec angoisse; de jeunes couples annulèrent leur projet de mariage, certains vieux furent victimes de détresse psychologique et d'autres

vécurent moins longtemps, tandis que la veuve relut toutes les lettres qui la liaient encore à la mémoire de son défunt mari. Elle se mit à sortir tous les jours pour aller à la poste, espérant une nouvelle missive de son homme mort. Dans son château construit à grands frais au bord de la mer, un aveugle assis debout dans son fauteuil pas de fond se mit à relire à une vitesse effrénée, les yeux fermés, son journal non imprimé. À la lueur d'une lampe éteinte, il vit dans l'ombre deux chats morts qui se battaient. Inquiet, il appela T.P. à la rescousse, mais celui-ci avait déjà passé son chemin.

Épuisé et sans doute aux prises avec cette célèbre maladie de notre siècle, la dépression majeure, T.P. se rendit dans le désert du Sahara pour un dernier pèlerinage. Sans que personne ne sut jamais où il se trouvait, il s'enfonça dans un sablier à sa démesure, un bras relevé au-dessus de la tête, tenant un immense caillou dans la main. Un derviche tourneur, stoppé dans son mouvement circulaire, cessa de psalmodier, se pencha pour ramasser des débris du carnet d'Aïôn, et se mit à courir pour récupérer les feuilles éparpillées aux quatre vents. Sur la couverture : *Extension du domaine de l'oubli Nord-Américain.*



## À LA SAUCE D'UN KIWI MADemoiselle V. Ou la plainte d'un fruit délaissé

J'ai l'impression d'être un kiwi ratatiné. Celui qu'on laisse sécher dans le fond du bol à fruits parce qu'on en a trop mangé toute la semaine. On n'en veut plus, alors on le laisse là. Seul et sans amis. On se convainc qu'on le mangera tôt ou tard, mais quand le prochain pack de fruits « en spécial » fait sa place dans la cuisine, on prend aussitôt le kiwi rabougri et hop! Aux poubelles!

Vous connaissez sans doute cette sensation qui donne envie de s'écraser sur son divan sans rien faire. Comme un mollusque sur le sable chaud. Ça m'arrive tous les jours depuis un an. Célibataire et lâche, depuis deux ans.

When masturbation's lost its fun, you're fucking breaking.

Être seul : sentiment de bien-être qui se transforme trop rapidement en mal de vivre. Ce qui nous libère de tout engagement devient un jour insupportable. Étouffant. Si la solitude était réellement agréable, il n'y aurait pas de couples sur la terre. La société serait

monogame et, par le fait même, serait disparue. Être seul a bien des avantages. Ne pas s'engager, faire ce que l'on veut. C'est vrai. Je pourrais sauter n'importe quelle fille qui passe devant moi, si ça me tentait. Je l'ai déjà fait. Trop souvent. Ça m'a apporté plein d'ennuis et de petites créatures dégoûtantes. Être célibataire ne protège pas contre l'attachement. J'en ai trop souffert... et par là, j'ai trop fait souffrir. Depuis un an, je m'enferme dans l'espoir qu'il ne m'arrive rien. Je refuse tout contact. Je suis un ermite. À peine vingt-trois ans et déjà perdu. Je m'enfonce dans ma propre solitude. Je me délaïse. Je m'abandonne à mon divan.

*Bite my lip and close my eyes. Take me away to paradise.*

Même mon chat me trouve las. Lui, qui se traîne toujours les pattes, me regarde maintenant d'un air blasé. Il n'est plus fier de son maître. Il en a honte. La dernière fois que j'ai ramené une fille ici — il y a déjà un an —, il était tout joyeux d'avoir de la nouvelle

compagnie. Il l'aimait. C'est rare que mon chat aime les filles. Aujourd'hui, il soupire d'exaspération. Je suis devenu un kiwi ratatiné. C'est comme ça. À cause de cette fille. C'est vrai : j'ai eu peur. Je l'admets. Et pour l'admettre, il m'a fallu presque un an. Un an de renfermement et de tiraillement entre la vérité et mon orgueil de mâle. Oui, cette fille m'avait redonné confiance en l'amour. J'avais enfin trouvé la bonne et je l'ai laissée filer entre mes doigts. Je ne sais pas de quoi j'ai eu peur. La femme de ma vie — oui, vraiment, elle aurait pu le devenir sans problème — n'est

malheureusement plus disponible. *You never know what's next.* D'ordinaire, je ne regrette jamais rien. Cependant, je peux affirmer avec certitude que je regrette de l'avoir perdue.

Je devrais sortir. Aller marcher. Prendre l'air. Fumer une cigarette. M'imprégner de la fraîcheur de l'automne. Je reste enfoncé dans mon divan de merde qui sent la merde. Je ratatine, comme un kiwi. Un kiwi condamné aux poubelles.

## L'UTILITÉ DU PÉCHÉ D'ENVIE

(D'après St-Thomas)

SARAH DESROSIERS



CRÉATION

Tu m'aimes. Tu aimes tout de moi, tout ce que je suis. Tu aimes me regarder de loin, avec ce que tu crois être un œil critique, comme on recule d'un pas devant un tableau pour mieux en apprécier l'ampleur. Ton regard s'apaise quand tu le poses sur moi. Tu aimes te tenir d'abord à distance, mais tu finis toujours par approcher, je t'attire au point où il t'est impossible de résister. Tu as besoin de me toucher, comme pour t'assurer que je suis accessible. Si, en effet, tu parviens à m'effleurer, déjà ce n'est plus assez. Il te faut venir plus près, me sentir tout à fait : tu veux t'imprégner de moi. Mais étrangement, ton véritable désir n'est pas que je t'appartienne, ton véritable désir c'est plutôt d'être moi. De m'incarner dans toute ta personne, de respirer par mon souffle. Tu m'aimes autant de ton

point de vue que du mien.

Je n'ai que faire de cet amour. Je n'en veux pas, quelle que soit la forme qu'il prenne. Il n'y a aucun espace pour toi autour de moi. Je ne veux pas de toi, mon cœur est de pierre et me convient ainsi.

Si tu crois que je suis cruelle, détrompe-toi. Ta vulnérabilité me rend mal à l'aise, j'ai besoin que tu t'en débarrasses. Écoute-moi, suis mes conseils et tout ira pour le mieux. Ou bien ne m'écoute pas et fais-en à ta tête. Tout finira par tomber en place et les choses suivront leur cours comme je le prédis, que tu y participes ou non.

Envie-moi. Ce sera facile, tu y es presque. Tout ce que tu aimes chez moi, tout ce que tu admires ou qui te

fascine, rends-toi compte que tu ne le possèdes pas toi-même, que ça t'est complètement inaccessible. Regarde-moi comme à travers une vitre. Je suis un objet rare que tu peux très bien voir et observer, mais jamais toucher. Les milliers de détails qui font de moi une exception, tu les perçois, mais ils te restent étrangers, tu serais incapable de les expliquer. Je bouge d'une façon unique, un peu désincarnée, pourtant ça te semble parfaitement fluide. Je m'habille et me coiffe comme tu n'aurais jamais pensé le faire, d'ailleurs on ne pourrait voir plus harmonieux. La plupart du temps, mes idées sont farfelues ou décalées, pourtant je m'exprime simplement et mon raisonnement t'impressionne toujours. Mes amis, mon énergie, mon corps, tout chez moi t'hypnotise. Chaque jour, je deviens un peu plus ton obsession.

Maintenant, trouve mes faiblesses. Tout le monde en a, moi autant que les autres. Au début, te concentrer sur elles représentera peut-être une difficulté, mais bientôt elles te sauteront aux yeux. Il y a toujours une faille, un point d'entrée dans l'intimité d'une personne. Utilise cette brèche pour accéder à des facettes de moi que je refuse d'exposer, que je garde à l'abri des regards. Prends possession de ces imperfections dont j'ai honte, propage-les insidieusement autour de toi et surtout, autour de moi. Fais pâlir mon étoile.

L'issue de cette opération reste incertaine. Tout dépend de toi, du mépris que tu arriveras, ou non, à faire naître à mon égard. Si tes attaques sont assez vicieuses, assez choquantes, peut-être réussiras-tu à provoquer ma chute. Je me décomposerai devant

tes yeux jusqu'à perdre entièrement le lustre, le magnétisme que tu m'envies tant. Ma déconfiture n'aura d'égal que ta jubilation devant ce spectacle affligeant. Si, par contre, tes paroles de diffamation ne parviennent pas à m'atteindre, alors ton échec sera cuisant. Je sortirai de l'épreuve magnifiée, ce qui ne pourra qu'accentuer l'écart entre mon éclat et ta banalité.

Ne t'en fais pas. Dans un cas comme dans l'autre, nous aurons tous deux ce que nous voulons, car tu

finiras par me détester. De toute ton âme. Ce qui aura commencé comme de l'envie béate se transformera en une haine active et viscérale de tout ce que j'incarne. Roule-toi dans cette haine, laisse-toi submerger. Quand tu auras succombé, quand il ne te restera ni force ni courage pour me détester encore, à ce moment-là seulement, tu seras délivré de moi et moi, de toi.



## UNE PORTE EN DOUBLE

CHARLES DIONNE

Vous serez mort à la fin de ce texte. Vous vous êtes levé ce matin avec la même langueur qu'hier. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi. On fait avec. Vous faites avec. C'est comme un meuble maintenant, cette petite tristesse, entre votre réveille-matin et votre armoire-penderie, qui pèse sur votre torse quand vous sortez du lit. Une petite douche, un petit café et le torse gonfle déjà plus facilement. La radio vous occupe, le journal, sans plus, sinon vous vous enfiler trois tasses de café en vitesse. Il y a des matins comme ça, vous auriez préféré rester couché. Rien de mieux que l'itération cognitive, le matin.

Et pourquoi pas, une quatrième tasse pour le voyage en métro. Ah! oui, comme vous l'aimez cette tasse de plus que vous mordillez dans le wagon en vous fixant dans la vitre, projetant pour les autres des pensées obscures sur votre visage! Il vaut mieux avoir l'air de penser à quelque chose que de lire le *Vingt-quatre heures*. De toute façon, vous l'avez déjà lu, le journal de ce matin. Vous changez de main votre petit sac plein de paperasse. Vous jetez des petits regards évanescentiels vers les beaux passagers. Des petits regards que vous laissez traîner derrière vous en sortant du wagon sans même penser aux promesses que quelqu'un aurait pu lire dans vos yeux. Trop tard de toute façon : le wagon file déjà dans les profondeurs. La poignée vous fait mal; vous changez le petit sac de main.

Le pied droit devant le gauche et le gauche devant le droit, vers l'autre ligne de métro. Vous l'aimez moins, la ligne verte. Elle est à moitié pauvre et à

moitié anglaise. Vous goûtez à peine à votre café. Vous n'êtes pas pour faire cul sec, vous venez de vous en enfiler trois, il y a quinze minutes. Du calme, sinon votre cœur va palpiter.

Il y a presque autant de jeunes que de vieux, le matin, à l'heure de pointe. Vous vous entassez devant les rails vides de la station. Vous observez en silence : un t-shirt vert, un pull-over gris, un grand manteau noir qui marche vers vous, un vieux chapeau brun qui dépasse toutes les têtes au fond du quai, un sac à main rose, le manteau noir qui vous bouscule, vous envoie votre tasse en plein visage, tire de tout son poids sur votre petit sac. Vous comprenez tout de suite la feinte. Vous laissez tomber votre tasse, de toute façon, elle est vide; tout le café est sur votre visage. Vous retenez votre poignée à deux mains et poussez l'homme sur le mur du fond en le regardant dans les yeux. Ce sac est à moi, alliez-vous dire, mais la silhouette de l'homme a disparu avant le premier mot. Vous cherchez le poids du sac dans vos mains, mais ne le trouvez pas; vos mains ont lâché la poignée sans que vous ne vous en rendiez compte. Vous respirez une légère poussière. Le plancher en tuiles est froid sur votre joue. La chemise que vous portez est humide et vous tousssez entre les paires de pieds qui vous entourent. Le métro arrive et pousse de l'air chaud sur votre visage souillé de café.

# «À LA RECHERCHE DES CÂPRES PERDUES »

MARIE-JOSÉE OUELLET



Primo, quelqu'un a tenté d'écrire le vide. D'une maladresse est née une intention, puis une plume s'est trempée, trouvant refuge au fond d'un encrier.

Ah! L'écrit! Un embryon qui croît, qui s'exalte, qui balbutie et qui se morcelle. La vie a nappé de lettres cursives des centaines de milliers de rouleaux de papyrus avant qu'on ne mette le codex au point. Et voilà que 5000 ans plus tard, manufacturée par l'amour d'un couple mal assorti, j'ai pointé le bout de mon nez entre deux feux rouges sur la grande voie du comté de Westmorland. Je suis sortie de la chaudière maternelle trois semaines à l'avance. Je ne tenais pas à ce qu'on me souhaite la bienvenue au monde autour d'un sapin rempli de boules rouges et de bonshommes en pain d'épice. Je déteste être mise sous les projecteurs, alors ce n'est certainement pas moi qui allais régaler la tablée de mes cris de nouveau-né! De toute façon, on allait, comme d'habitude, chanter les cantiques lorsque sonnerait minuit. Trois choristes ivres et trois tantes en furie, c'est suffisant comme trame de fond.

Pourtant, j'ai toujours étincelé, même dans la plus stricte noirceur... Misère! Des pupilles ébène au centre de deux yeux marron, ce sont des billes, des cuivres astiqués : *deux lucioles dans la nuit*, comme disait mon père. C'est sans doute pourquoi je hais tant le soleil. Tout ce qui brille me donne de l'urticaire. Et puis j'accorde trop d'espace à la curiosité. Du matin au soir, j'assène un interrogatoire interminable à mon cerveau. Des cogitations futiles nagent en toute contradiction dans un esprit, somme toute, très réfléchi.

La curiosité, elle-même réflexive, transmute machinalement notre relation au monde : la poussée d'Archimède, Archimède dans sa baignoire ou ma baignoire « archimédiévale » altérée par un décor ultrabranché. Des tuiles rose fluo, une boule disco et deux miroirs fêlés!

Ève a-t-elle vraiment été tirée d'une esquille d'Adam? Que se serait-il passé si le fruit originel n'avait été qu'un vulgaire petit bleuet? Un malaise à dos de chameau, est-ce cela que l'on pourrait distinguer comme étant un « mal de dunes »? Qu'y a-t-il de si appétissant dans un steak tartare? Pourquoi Michel tient-il toujours à ce que son steak soit tartare? Hier, il m'a dit : « Pense à la petite madeleine de Proust! » D'accord, d'accord... Sans les câpres, mon frère craint de reléguer bêtement son enfance aux oubliettes! Je commencerai donc à construire mon souvenir d'une manière proportionnelle au devenir. Fructueuse ou vaine, l'opération vaudra sûrement le détour. J'ai tout mon après-midi, je n'attends personne.

Ultimo, on ne vit pas sans avoir l'inconnu devant soi. Si vous oubliez, c'est pour vous rappeler de ne plus le faire. L'oubli est opaque; la mémoire, vive. Mon nom est Béchamel et je ne suis qu'un grain de sel filant en douce dans une sauce aux cinq poivres! À vos fourchettes et bavettes! Avis à tous les Sherlock en vous : je vous mets au défi de me rattraper, et que ça *sauce!*

# POÈMES



GINETTE MICHAUD

## **Une pente glissante**

Dans le chemin détrempe de ce matin  
celui où tes pieds se posent à peine dans les traces petites des miens  
les arbres dénudés cette nuit d'un seul coup de vent  
il y a une perdrix  
prise sans prix  
qui ne pense même pas à se cacher ni à s'envoler  
sur son tapis de feuilles rousses et rouillées

**Deux leçons de choses**

Toute phrase  
autrement coupée  
verse en  
poésie

CRÉATION

Au fond des bois  
ni droit de coupe ni coupe à blanc  
au fond des bois  
inconnu des forestiers  
tu ne peux te perdre  
dit-il  
avance, coupe, coupe, coupe encore ton chemin par quatre  
une veine bleue et sinueuse s'ouvrira  
tu verras

**Rien que**

Rien que ce nuage, ce rose, cet éclat retenu, soutenu par rien,  
là, infiniment et réellement là,  
mais impossible à définir ou à nommer  
(toi tu saurais)  
Minime carnation du monde : une peau, oui  
Voilà le noir déjà sombré.  
Rien que cette ligne, en cet instant,  
pour que tu voies cela que tu ne vois pas  
Rien que cela, tu marches dans la pièce à côté, de l'autre côté du monde

POÉSIE

**VOTRE TEXTE ICI**  
(DÉTAILS AU VERSO)

# L'équipe

**PROCHAINE**

DATE DE TOMBÉE

LE MARDI 2

**NOVEMBRE**

**16 H**

thème suggéré **ENCRIVORE**

SOUMETTEZ VOS TEXTES À  
[LEPIED@LITTFRA.COM](mailto:LEPIED@LITTFRA.COM)

**Marie-Hélène Constant**

(Rédac' chef)

**Mathieu Laflamme**

(Bas droit et table à dessin électronique)

**Jean-Michel Théroux**

(Ministre du comité de lecture)

**& le très-obscur & très-mysté-  
rieux comité de lecture**

Valérie Charest

Marie-Eve Dionne

Camille Robidoux

Chloé Savoie-Bernard



[lepied.wordpress.com](http://lepied.wordpress.com)

[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)